LE MATIN DIMANCHE
23 novembre 2014

Molière aujourd'hui

«L'Avare», vu par le metteur en scène Gianni Schneider, sera présenté au Théâtre de Carouge.

Gianni Schneider met en scène *L'Avare* et fera redécouvrir la célèbre pièce au public du Théâtre de Carouge. Beaucoup connaissent déjà cette comédie noire de Molière qui raconte l'histoire du riche Harpagon, dont l'amour pour l'argent dépasse tout. Possédé par son avarice, il pèse et soupèse chacune des situations pour économiser son argent.

Ses deux enfants ne pensent qu'à échapper au joug paternel et à son vice pour fonder leur foyer. La situation se complique lorsque Harpagon annonce qu'il veut épouser celle dont son fils est épris. Névrose, paranoïa et folie entraîneront dans la chute tous les membres de la maison.

Molière dépeint ici les travers de la bourgeoisie de son époque, rit de destins tragiques et d'une société décadente. Dans un monde actuel où consumérisme et avarice de sentiments paraissent parfois régner, *L'Avare* semble s'adresser à nos contemporains.

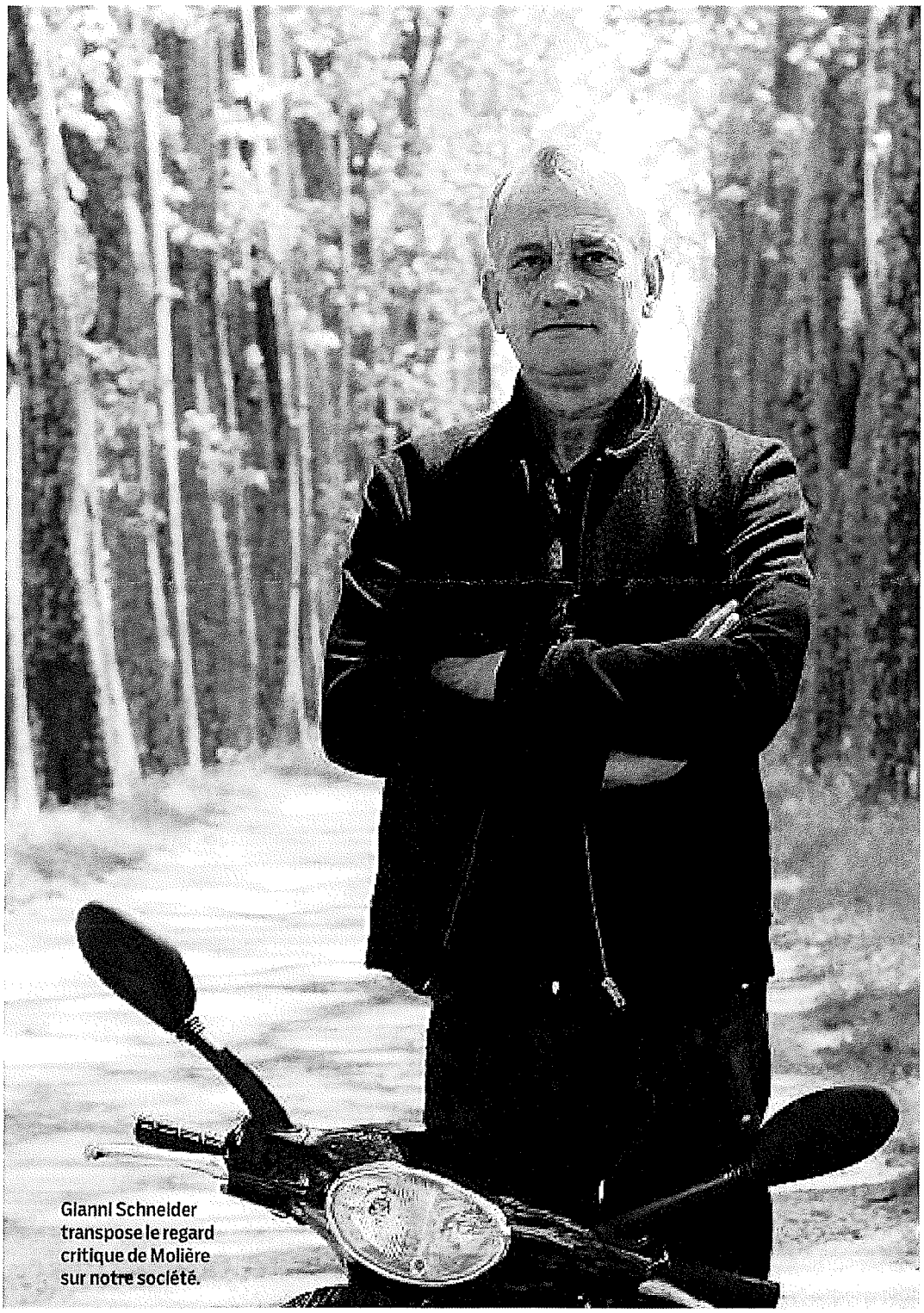
Une mise en scène résolument moderne

Le metteur en scène Gianni Schneider se confronte pour la première fois à cette pièce majeure du répertoire français. Il transpose le regard critique de l'auteur de génie sur la société et les hommes d'aujourd'hui. Il joue d'une esthétique sobre et immédiate dont l'impact sera renforcé par la présence d'écrans sur scène. Un spectacle résolument actuel tant dans son propos que dans sa mise en scène.

Texte: Céline Hoffman

Théâtre de Carouge, Salle François-Simon, du 9 janvier au 1er février 2015.
Coproduction et billetterie: Service culturel Migros Genève et Théâtre de Carouge.
Billets aussi en vente à Stand Info Balexert, Migros Nyon-La Combe et sur www.culturel-migros-geneve.ch.

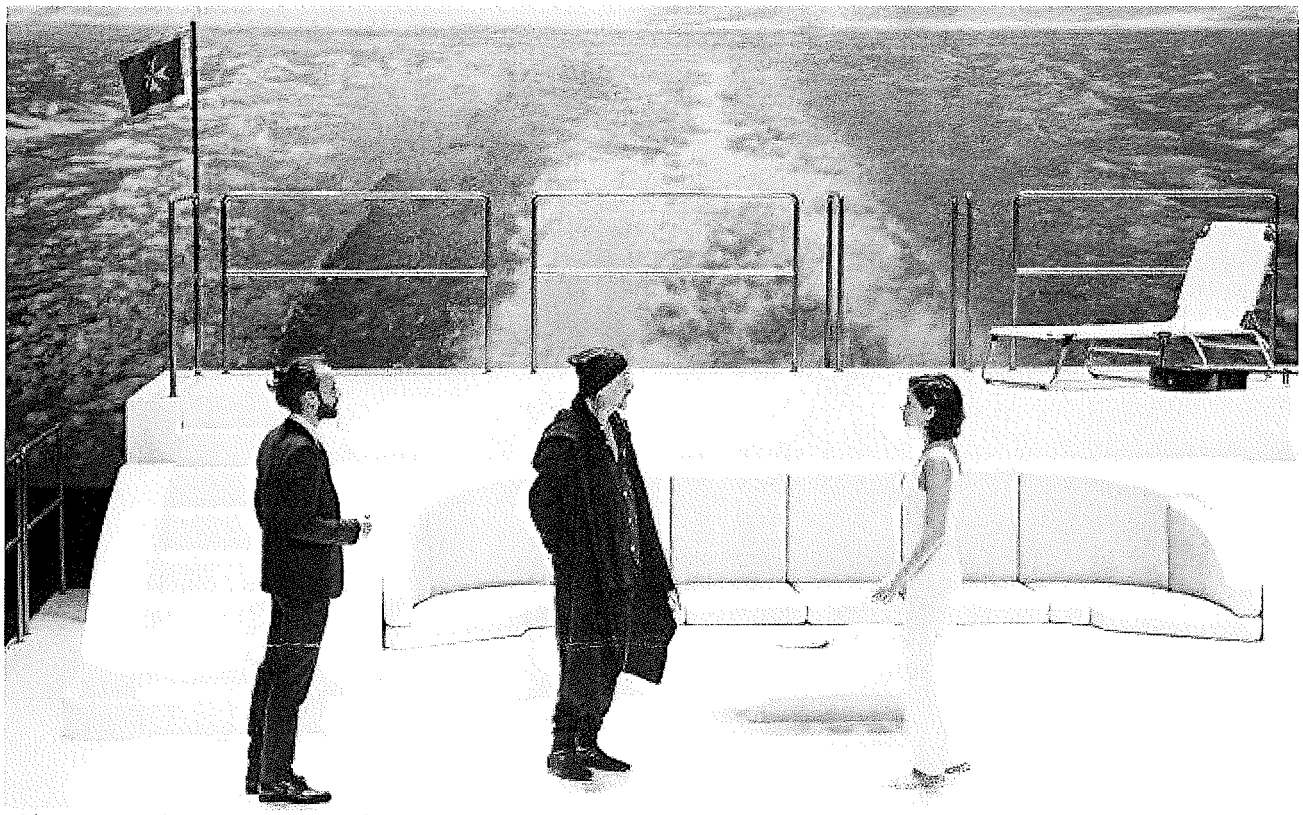
LE MATIN DIMANCHE
23 novembre 2014



Gianni Schneider transpose le regard critique de Molière sur notre société.

24 HEURES
27 novembre 2014

Gianni Schneider et Molière vont en bateau



Cléante, l'intrépide panier percé (Guillaume Compiano), l'avare tyrannique Harpagon (Jean-Damien Barbin, immense) et l'ingénue Elise que l'amour transfigure (Malya Roman) en croisière sur un yacht. PHILIPPE MAEDER

Théâtre

A Kléber-Méleau, le metteur en scène lausannois monte son *Avare*. Une comédie où il est question du libre choix, d'amour, mais pas seulement. A voir dès le 2 décembre, puis en tournée

Dans *L'avare* de Molière, les portes des salons claquent d'ordinaire sur la prose taillée en pointe de Jean-Baptiste, comédie en cinq actes contant l'infortune d'Harpagon, tyran de la maisonnée qui entend acheter son bon plaisir quand bon lui semble, au mépris des désirs du monde et des siens. Réunis au Théâtre Kléber-Méleau par l'hyperactif metteur en scène lausannois Gianni Schneider, les protagonistes naviguent en bateau, confortablement installés à la poupe du yacht du patriarche Harpagon. La mer est belle, le pavillon maltais flotte, on est au lendemain de la crise financière de 2007. «C'est *L'avare* de Gianni Schneider», claironne celui-ci, triomphal. Mais rit-il vraiment?

Dans ce décor astucieux de Nina Wetzel, avec le sillage du luxueux navire projeté en toile de fond, se détache un Cléante (Guillaume Compiano) à l'élégance hipster. Sa sœur, Elise (Malya Roman), chante à fendre l'âme *Girl from the North Country* de Bob Dylan en s'accompagnant à la guitare. Leur père, Harpagon, n'en parlons pas, ou plutôt deux fois qu'une: négligé, rapace et grotesque, le bourgeois baigne dans sa fortune à ne pas savoir que faire, sinon asservir, «tuer» symboliquement ses semblables. Dans la peau de l'affreux: Jean-Damien Barbin, colossal.

Saisi au cours d'une répétition (Acte I, scène I et II) au Théâtre Kléber-Méleau, le trio a déjà fière allure dans les rôles qu'il apprivoise encore (il y a encore Caroline Cons, Hélène Cattin, Matthieu Sampeur, Christian Scheidt, Jean-Pierre Gos et Michel Cassagne à l'affiche). De la passerelle, le capitaine donne ses ordres comme à la parade. «Non! Pas comme ça, reprends! Arrête de chanter!» L'ambiance est à la concentration, studieuse et électrique. Mais peut-il en être autrement à dix jours de la première. «Ils sont formidables», glisse à l'oreille Gianni Schneider, avant de rappeler Cléante en scène…

Pause. «On me reprochera comme d'habitude la même chose», croit savoir le metteur en scène, aussi dramaturge pour Thomas Ostermeier à la Schaubühne de Berlin. «Je ne m'intéresse qu'aux textes qui

de kléber-méleau au théâtre de carouge

L'Avare

« L'Avare » de Gianni Schneider, une prise de risque assumée avec un parti pris fort, un décor et une mise en scène que j'espère "couillue". **Le metteur en scène parle de lui à la troisième personne dans ce texto qu'il m'envoie après notre entretien. Il résume bien son intention de dépoussiérer la pièce classique en en donnant une lecture résolument actuelle.**

Gianni Schneider

Aujourd'hui, Gianni Schneider vire de bord. Après avoir monté Brecht (*La résistible Ascension d'Arturo Rui* ; *Le Cercle de craie caucasien*), Wedekind (*Lulu*), Tchekhov (*Les trois sœurs* ; *Platonov*), proposé sa vision d'Almodovar (*La Vénus des lavabos*) voire de Shakespeare, défriché les textes de von Mayenburg (*La Pierre* ; *La Moche*), de Thomas Bernhard ou de Heiner Müller, le voilà qui s'attaque à un répertoire plus classique. Les explications d'un – à choix – a) enfant rebelle, b) chien enragé, c) trublion franc-tireur de la scène romande.

Alors, changement de cap, capitaine ?
Gianni Schneider : Jusqu'ici, j'ai plutôt monté des pièces contemporaines parce que j'aime parler d'aujourd'hui et de maintenant. Or *L'Avare* de Molière (1668) parle au gens d'aujourd'hui autant qu'à ceux du 17e siècle parce que jamais peut-être la collusion entre le monde des affaires et le politique n'a été si grande. Je ne trahis pas le texte, mais le transpose. Et puis, ce qui rapproche Molière des dramaturges autrichiens du 20e siècle vers lesquels j'aime me tourner, c'est l'immédiateté de son langage, ce qui est rare dans le répertoire théâtral français.

De quelle réflexion est né votre projet de monter *L'Avare* ?
D'un constat terrible. De nos jours, la qualité d'écoute fout le camp, on galvaude les sentiments et l'économie fait du fric avec la charité – notre éducation judéo-chrétienne n'y pas pour rien. La solidarité est compromise de même : ce n'est plus qu'une solidarité de bonne conscience.

Que vous raconte *L'Avare* ?
Molière décrit dans son siècle la relation entre la noblesse et la bourgeoisie, entre le monde des affaires et la politique. Il met aussi le doigt sur la complexité des rapports familiaux. Tout tourne autour d'un personnage qui est avare et usurier. Son fils est un mauvais fils, sa fille est une mauvaise fille. Une mère est absente, l'autre est morte. C'est cet écho à la décomposition de la famille d'aujourd'hui qui m'intéresse. L'histoire que je veux raconter est simple : argent ou pas, veuf ou pas, Harpagon rêve d'une seconde jeunesse et projette d'épouser une jeunette. On voit ça tous les jours en réalité. Pour cela, il doit se débarrasser de ses enfants, sans les mettre à la rue ni leur avancer leur héritage, mais en les casant par des mariages arrangés. Enfin, mais ce n'est pas le propos de ma mise en scène, il y a le thème de l'argent. Dépensier et joueur, le fils d'Harpagon pense ne pouvoir vivre une histoire d'amour qu'à condition d'avoir suffisamment d'argent pour continuer son train de vie de célibataire.

Comment votre mise en scène articule-t-elle le thème de l'argent et celui de la famille ?
Dès la première scène, Valère demande à son amoureuse pourquoi elle est si triste. Tout part de là. Vous avez deux jeunes gens dans un même espace ; elle est présente mais n'est pas avec lui, alors qu'ils s'aiment pourtant. On peut y lire le déficit d'attention des adolescents, ou la situation des couples d'aujourd'hui. Ensuite, Elise est contente que son frère Cléante lui adresse pour une fois la parole, parce qu'elle aussi aime quelqu'un. Ils se mettent à parler d'un thème commun, mais chacun pour soi, et sans écouter l'autre. Molière met le doigt sur un problème contemporain : il n'y a plus d'attention entre les hommes, alors que ce besoin de l'autre est en chacun. Dans l'intrigue, pour concrétiser leur amour respectif, Elise et Cléante n'ont d'autre choix que de tuer le père, ou de fuir. Vouloir la mort du père revient à hériter, ce qui est plus aisé que de fuir et se retrouver sans argent. De son côté, le père, veuf et gauche dans l'éducation de ses enfants, craint qu'on sache qu'il est riche. Obsédé par l'épargne, il cache sa fortune à tout le monde. Qu'est-ce donc que ce comportement de nos jours si ce n'est de l'évasion fiscale ? Aucune pièce sur ce thème n'est plus contemporaine que *L'Avare*.

La scénographie (Nina Wetzel), les décors (l'arrière d'un bateau de plaisance), vos métaphores trouvent leur cohérence dans la mer, le bateau.
L'avare Harpagon est un bourgeois plein de fric, il peut bien se payer un yacht ! Et regardez ce qui se passe autour de vous : l'évasion fiscale est une fuite, et si possible par la mer. Où Mme Bettencourt a-t-elle investi pour fuir le fisc ? Dans des îles [selon la presse, la vente de l'île seychelloise d'Arros lui aurait rapporté 60 millions; ndlr]. Début juin, Tapie a investi dans un bateau qu'il vient de revendre pour 44 millions. Ma pièce est l'histoire d'un naufrage au lendemain de la crise de 2007-8, un naufrage physique (le père qui s'aperçoit qu'il vieillit) et psychique (quand le bateau coule, il lui faut sauver tout ce qui peut l'être, c'est-à-dire sa cassette ; les valeurs flanchent).

Ça sent le théâtre engagé !
Schneider (enragé) : J'aime être engagé (sic!). Toute action est à la fois poétique et politique. Dans l'art, il faut que le public intervienne. Il sait déjà toutes ces choses grâce aux informations. Moi, je ne lui apprends rien, je le réveille. Remarquez que je ne propose aucune solution, mais je veux faire R-E-F-L-E-C-H-I-R. La mondialisation a introduit la clause du besoin ; personne ne peut vivre sans les produits Apple… On tue la middle-class. Tout ça parce que les riches ont trouvé le moyen de rendre les autres dépendants. Le fossé se creuse ; moi je le remplis d'eau, et y fait dériver le bateau de *L'Avare*.

Propos recueilli par Frank Dayen
sur une terrasse glaciale de Malley, où le metteur en scène de "L'Avare" a tenu à lui offrir un café.

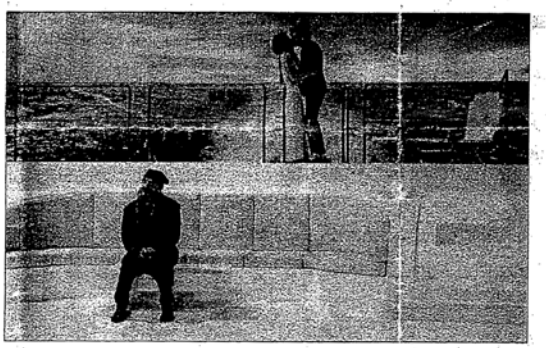
L'Avare de Molière par Gianni Schneider, avec Jean-Damien Barbin, Hélène Cattin, Jean-Pierre Gos, Valentin Rossier…,
- du 2 au 14 décembre à Kléber-Méleau. Location. 021 625 84 29 ou en ligne sur vidy.ch
- du 9 janvier au 1er février au Théâtre de Carouge. Billetterie : 022/343.43.43 - info@tcag.ch
puis en tournée en Suisse romande.

REVUE DE PRESSE TCAG
GAUCHEBDO
12 décebmre 2014

«L'Avare» sur son yacht, une géniale actualité

THÉÂTRE • Molière dans une mise en scène engagée et imprégnée de la réalité d'aujourd'hui: à voir toute affaire cessante au théâtre Kléber-Méleau de Lausanne et ensuite ailleurs en Suisse romande.

La mise en scène de Gianni Schneider pour *l'Avare* de Molière donne à cette pièce, créée en 1668, une actualité «poétique et politique» (selon les mots même du metteur en scène) qui interpelle, amuse et enthousiasme chaque soir un public dont les applaudissements ne s'arrêtent, après de nombreux rappels, que parce que le rideau se ferme et les lumières de la salle se rallument. Poétique, le coup d'œil l'est lorsque s'ouvre la scène sur un yacht blanc dont le sillage scintille sous la lune et le ciel étoilé. Politique, l'actualisation qui ne trahit point Molière rappelle, en situant l'action sur un bateau de plaisance, que l'avare est un homme d'argent, n'habitant pas un taudis mais obligé de par sa condition sociale de maintenir un certain train de vie, attaché à sa fortune, soucieux de la cacher, espérant la faire fructifier, et dont «le seul nom» rend certaines transactions faciles. Un riche, avare de sentiments et de solidarité, tandis que passe lentement à l'horizon, dans la plus totale indifférence, une embarcation surchargée de migrants, luttant contre les flots, qu'apparemment certains spectateurs et même confrères critiques n'ont pas remarquée ou n'ont pas voulu voir.



Jean-Damien Barbin compose un Harpagon contemporain qui respecte l'intention de Molière. Anne-Laure Lechat

La dichotomie de notre société

On se souvient alors de ces deux nouvelles qui se succédaient dans les pages de nos journaux: «Le programme alimentaire mondial (PAM) a été contraint de suspendre son programme d'aide à 1,7 million de réfugiés syriens, par manque de fonds» (entre-temps 20 millions ont été trouvés, paraît-il) et quelques pages plus loin: «*Bilan* a dressé la liste des 300 personnes les plus riches de Suisse: la famille d'Ingvar Kamprad… avec 42 à 43 milliards de francs; en deuxième position les familles Hoffmann et Oeri dont la fortune a bondi en un an de 4 milliards de francs pour atteindre 26 à 27 milliards»! On fait alors le rapprochement entre ces mots d'Ambroise de Milan, évêque et docteur de l'Eglise au 4ème siècle, «tout ce qui dépasse les besoins, on le détient par la violence», et le sens grec du mot *harpax*, dont vient Harpagon, pillard. Du coup, fut-ce à un bien plus modeste niveau, on se sent aussi concerné. Gianni Schneider, homme de gauche et qui ne s'en cache pas, respecte donc l'intention de Molière.

Des acteurs remarquables

Le jeu remarquable de Jean-Damien Barbin révèle la névrose paranoïaque de l'avare, dont défilent sur l'écran les hallucinations dantesques, lorsqu'il se voit volé. Tous les acteurs, dont Caroline Cons, Malya Roman, Guillaume Combiano, Matthieu Sampeur, chacun bien typé, jouent avec un tel naturel, une telle intelligence du texte qu'on en oublie une langue d'un autre siècle et que deviennent presque vraisemblables les multiples intrigues et rebondissements de l'histoire. On est tout ému quand on découvre qu'Anselme, riche lui aussi et venu en hélicoptère, est le père de Marianne et Cléante, qui pourront dès lors épouser fils et fille de l'avare, et la dernière image d'Harpagon, seul à la proue de son yacht tandis que tous s'envolent, a quelque chose de pathétique.

Et pourtant on rit aussi

Malgré le sérieux du propos, on rit beaucoup et de bon cœur: d'Harpagon ainsi mené en bateau, des quiproquos, des bons mots, des vérités assénées avec humour. Tout se joue dans un décor unique et sobre qu'anime une vidéo intelligemment utilisée, dans des costumes simples, les mêmes tout au long du spectacle, choisis de telle sorte qu'ils sont révélateurs du caractère de chacun. Le public, des jeunes venus avec leur classe, des habitués de tous âges, se laisse prendre et ne s'y trompe pas: *l'Avare* de Molière au théâtre Kléber-Méleau de Lausanne, avant Genève, Bienne, et Yverdon, c'est une réussite exceptionnelle, du théâtre engagé dans l'aujourd'hui de notre monde, à voir toute affaire cessante. ■

Myriam Tétaz-Gramegna

A Kléber-Méleau jusqu'au 14 décembre, au Théâtre de Carouge du 9 janvier au 1er février, à Bienne le 2 février, à Yverdon le 5 février.

TRIBUNE DE GENÈVE
10/11 janvier 2015

Scènes «L'avare» revu et corrigé au Théâtre de Carouge

Indémodable, «L'avare» compte parmi les pièces les plus jouées en Europe. Au Théâtre de Carouge, le metteur en scène Gianni Schneider se confronte pour la première fois au texte de Molière. Pour présenter ce classique déjà monté des centaines de fois, il opère un choix radical et moderniste. La dramaturgie de la pièce met en exergue la solitude et la folie d'Harpagon (Jean-Damien Barbin). A voir jusqu'au 1er février. Ce samedi à 19 h, dimanche à 17 h. PHM/ALINE PALEY

L'Atelier critique

L'actualité de la critique théâtrale en Suisse romande

Amour en mer, avare amer

Par Cecilia Galindo

L'Avare de Molière / mise en scène Gianni Schneider / du 9 janvier au 1er février 2015 / Théâtre de Carouge / plus d'infos / en tournée jusqu'au 12 février 2015

© Aline Paley (Théâtre de Carouge)

Sous des airs de croisière, L'Avare de Molière dans la relecture que propose ici Gianni Schneider est transposé en pleine mer, dans un contexte qui nous est proche. Une mise en scène originale qui fonctionne et n'enlève rien au comique de la pièce.

Les rideaux s'ouvrent sur un décor maritime: sur le plateau s'érige la poupe d'un yacht, sobre et immaculée, alors qu'en fond de scène l'image du sillage à la lueur de la lune est projetée en grand écran. Au milieu de ce paysage nocturne, Harpagon observe le ciel avec sa longue-vue en marmonnant. Sur une musique de berceuse, il semble compter les étoiles avec émerveillement, un peu comme le businessman du *Petit Prince* faisait le compte de tous les astres avec avidité. On croit entendre les vrombissements sourds du moteur. Puis il se tourne vers le public et l'observe de la même manière, jusqu'à ce que, comme pris d'un doute, il ressente le besoin d'aller vérifier si son trésor est toujours à sa place. Alors qu'il disparaît de la scène pour rejoindre sa cabine, une musique électro et sensuelle se fait entendre ; l'image du clair de lune laisse place aux visages de deux amants qui roucoulent sous les draps. Il s'agit d'Élise et Valère, qui cachent leur passion au capitaine Harpagon.

L'ouverture de la pièce marque déjà l'opposition entre deux visions: d'un côté l'avare, homme solitaire et suspicieux, qui aime l'argent plus que ses enfants et qui n'envisage de les marier que si le contrat est financièrement avantageux. De l'autre, Élise et Cléante, soumis à l'avarice de leur père, contraints d'amener avec délicatesse l'annonce de leur bonheur amoureux respectif. Élise aime Valère, un gentilhomme déguisé en intendant, tandis que Cléante s'est épris de Mariane, dont il sait la fortune maigre. Mais les événements se gâtent lorsqu'Harpagon décide qu'Élise épousera Anselme, homme mûr et de bonne fortune, et que lui-même prendra pour femme la jeune Mariane, celle-là même que son fils convoite. Entre quiproquos et situations délicates, l'avarice d'un père mettra ainsi à rude épreuve les liens familiaux.

Après *La Pierre* (janvier 2014, à la Grange de Dorigny), le metteur en scène Gianni Schneider s'est porté une fois encore vers une pièce qui traite, entre autres, des relations familiales, un thème qui lui est cher. Avec *L'Avare* (1668), Schneider s'engage dans un travail d'actualisation, reconnaissant dans le texte des similitudes avec la société du XXIe siècle, qui selon lui est «avare dans la plupart des domaines où le thème de l'argent, bien qu'omniprésent et régulant la plupart de nos échanges, reste toutefois relativement tabou». Pour rendre plus visible cette lecture qu'il fait du texte, il choisit une esthétique sobre et contemporaine. Le décor, selon la scénographie signée Nina Wetzel, se résume à ce pont du yacht, où les personnages se dévoilent et font affaire en plein air. Pour évoquer l'extérieur, un grand écran en fond de scène diffuse

l'image mouvante du ciel et de la mer, qui changera en fonction des événements. Si le choix de faire d'Harpagon le propriétaire d'un yacht, objet de luxe par excellence, peut sembler contradictoire, elle fait sens. En effet, affublé d'un petit drapeau qui représente (semble-t-il) la croix maltaise, le yacht – c'est-à-dire la maison d'Harpagon — évoque à la fois l'évasion fiscale et la contrainte d'un luxe lié à sa situation sociale.

Le jeu des comédiens ajoute, lui aussi, une certaine modernité à la pièce. Tantôt filmés en direct dans le hors-scène, tantôt occupant la scène, les comédiens se permettent par exemple avec naturel la sensualité ou l'adresse au public et jouent avec cet effet d'immédiateté et de proximité.

Pour sa première au Théâtre de Carouge, la mise en scène de Gianni Schneider (créée à Kléber-Méleau en décembre 2014) et sa troupe ont reçu des applaudissements mérités, qui furent redoublés lorsqu'au moment des saluts est apparu sur l'écran en fond de scène un «Je suis Charlie» en grosses lettres. Une autre actualité qu'on ne pouvait nier.

À voir jusqu'au 1er février à Carouge, ou en tournée le 5 février au Théâtre Benno Besson et le 12 février au Théâtre du Crochetan.